



Cette Notice, délivrée gratuitement avec le Programme, ne peut-être vendue.

# Gaumont-Palace

Les  
Grands Films Artistiques  
GAUMONT

## L'HOTEL DE LA GARE

VAUDEVILLE

1913

# HOTEL CONTINENTAL

PARIS

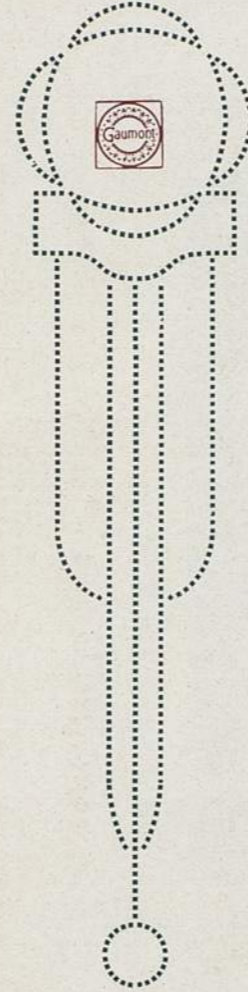
3, RUE CASTIGLIONE



LE RESTAURANT

FÊTES ■ BALS ■ NOCES ■ BANQUETS

Déjeuners ou Dîners de Noces depuis 15 Francs

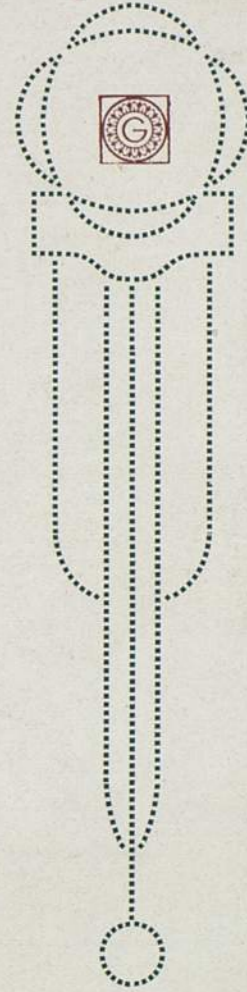


## GAUMONT-PALACE

Les Grands Films Artistiques Gaumont



L'HOTEL DE LA GARE





M. LÉVESQUE  
DANS LE RÔLE DE NARCISSE



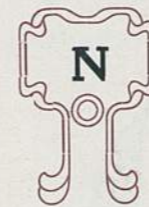
### DISTRIBUTION

Mme Narcisse Leblond .. .. .	Mlle S. LE BRET
La marraine .. .. .	Mme Delphine RENOT
Le garçon d'hôtel .. .. .	M. BRÉON
Sa femme .. .. .	Mlle LE BRUN
et M. LÈVESQUE	
du <i>Palais-Royal</i>	
dans le rôle de Narcisse	



## L'HOTEL DE LA GARE

VAUDEVILLE



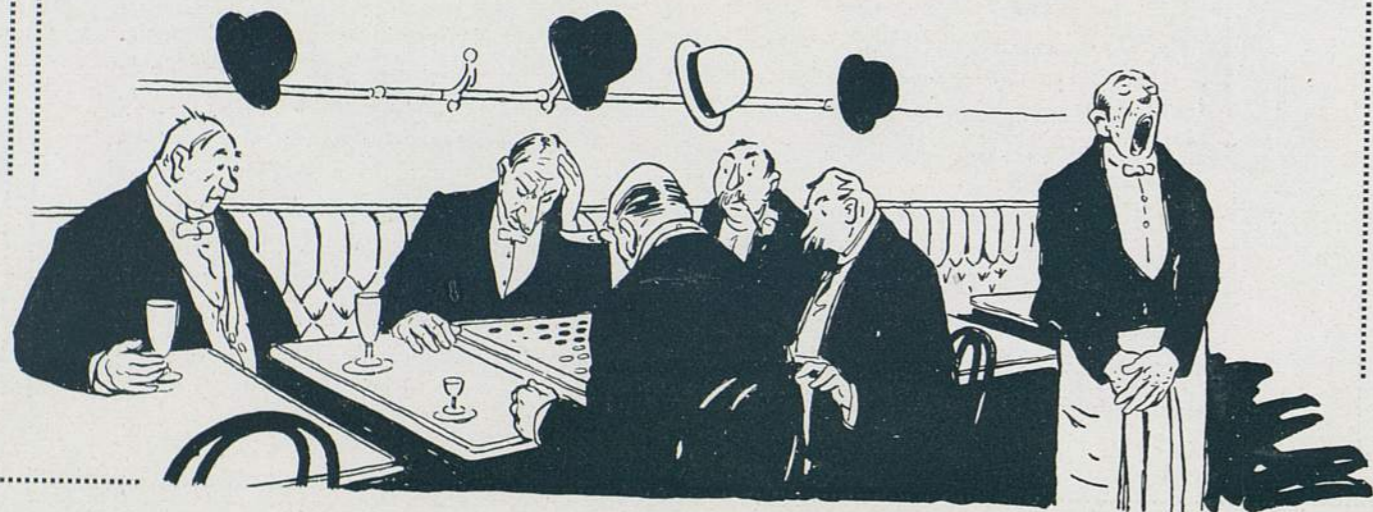
E croyez pas que Passy soit seulement une riche et aristocratique banlieue de Paris, non; Passy est également un centre intellectuel — il a, comme Paris, son café de la Régence, seulement il s'appelle le café du Commerce et de l'Industrie, — on n'y joue pas aux échecs, mais on y fait de furieuses parties de dames et ceci vaut bien cela.

Parmi les joueurs qui hantent ce café et qui ont acquis quelque réputation à pousser sur des carrés égaux mais dissemblables de couleurs, des jetons noirs et jaunes, il faut compter en première ligne Narcisse Leblond. C'est le champion, l'orgueil du quartier.

Un soir, ce café placé sous les auspices de deux des nombreuses mamelles de la France était en rumeur. Narcisse venait par un coup triomphant de raffler six pions et deux dames à son adversaire, quand une nouvelle vint émouvoir les habitués.

Cette nouvelle, simple écho d'un journal, avait pour Narcisse et pour ses amis une importance extrême :

C'est ce soir que commenceront, au Café de l'Embarcadère (en face la gare de Lyon) les épreuves éliminatoires pour le titre de champion de France du jeu de dames (Amateurs Poids moyen). Les inscriptions sont reçues jusqu'à ce soir onze heures. Et l'on prévoit que ces nobles et pacifiques tournois dureront plusieurs jours. Avis aux amateurs.



Narcisse réalisait les principales conditions pour être admis et pour concourir avec succès : il était de poids moyen et savait jouer.

— Mon cher Narcisse, dit l'Argus du Café du Commerce et de l'Industrie, voilà une occasion qu'il ne faut pas rater !

L'Argus, ainsi nommé parce que lui-même s'appelait ainsi, était unique pour solutionner tous les problèmes, tous les rébus que publiaient les journaux. Cela lui assurait une certaine autorité et quand il avait parlé, il trouvait peu de contradicteurs.

— Quelle occasion ? demanda Narcisse.

— L'occasion de maintenir haut et ferme notre drapeau.

Le Café du Commerce et de l'Industrie n'avait pas, à proprement parler, de drapeau. C'était simplement une figure de rhétorique.

— L'occasion, mon cher M. Narcisse, d'aller soutenir là-bas, sur la rive gauche, le bon renom de notre quartier et de notre académie de dames.

— Oui ! Oui ! dit le chœur composé de joueurs de dominos, de billard, de dames et de bridge.

Narcisse était flatté, mais Narcisse était marié à une femme jeune et jolie qui ne comprenait le jeu de dames qu'autant qu'elle en faisait partie.

— Mais, et ma femme ? Elle ne voudra pas !

— Votre femme ! Votre femme ! Et la réputation du café, qu'en faites-vous ? Voyons, M. Narcisse, songez combien est puérile une pareille excuse, en face d'une pareille mission...

Il ne fallait pas beaucoup d'arguments de cette nature pour décider Narcisse ; cela même était



d'autant moins nécessaire qu'il venait de trouver un admirable prétexte, pour pouvoir aller soutenir au Café de l'Embarcadère, en face la gare de Lyon, la réputation du Café du Commerce et de l'Industrie — en face le marché.

Il file à la caisse et, à son instigation, la caissière — personne d'aspect respectable pourtant — consent à commettre — quelle horreur ! — un faux en écritures.

Avec la canaillerie qui caractérise les hommes, quand il s'agit pour eux de tromper une pauvre et faible femme, il dicte une lettre, la glisse, une fois terminée, dans une enveloppe et met le tout dans sa poche ; puis il donne rendez-vous, pour la prochaine victoire, à tous les piliers du café du Commerce et de l'Industrie, au café de l'Embarcadère.....

Cette chère petite Mme Narcisse Leblond attendait devant la soupe qui refroidissait que Monsieur son époux voulût bien rentrer et elle s'apprêtait à lui en conter de toutes les couleurs, quand Narcisse survint.

Il survint, Narcisse, la figure à l'envers — ce qui est encore une façon de parler.

— Ah ! te voilà, enfin ! Toujours en retard donc ?

Mais elle s'arrête court devant le visage (voir plus haut) de son mari.

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu as, mon chéri ?

— Une très mauvaise nouvelle ; tiens lis..... Et le misérable tire de sa poche la lettre écrite par la caissière, tout en s'essuyant les yeux.



*Mon Cher Filleul,*

*Je suis en proie, depuis plusieurs jours, à de violentes crises de névralgies intercostales.*

*Si tu pouvais venir passer quelques jours près de moi, à Beaucaire, il me semble, cher Narcisse, que ça me ferait du bien.*

*Embrasse ton excellente femme pour moi et viens vite.*

*Ta marraine,*

*Herminie.*

*Veuve Bougniasse.*



La pauvre petite Mme Narcisse Leblond fait la moue. Elle aime bien la tante Bougniasse, mais elle exècre la solitude et elle comprend que Narcisse va partir pour Beaucaire ; cependant elle n'hésite pas à apporter à son mari un veston plus chaud ; la bonne lui tend sa pelisse et sa valise.

Le train va partir, Narcisse est pressé. Madame lui fait enfiler une manche du veston, la bonne une manche de la pelisse ; mais, avec l'esprit de spontanéité qui caractérise nos admirables compagnes, les choses changent et si la bonne présente la manche du veston à Narcisse, Madame lui



présente la manche  
peut, accaparant sa  
peine : l'hypocrisie

Il s'en allait  
à-tête avec un potage froid et une entrecôte trop cuite...

Narcisse rigolait ferme, car il s'en allait, pendant qu'on le croyait dans le train qui va à

de la pénisse. Enfin, on y arrive cependant, et Narcisse  
valise, s'enfuir après avoir manifesté la plus lamentable  
des hommes est insondable.

d'un pied léger et sa chère petite femme restait en tête-

Beaucaire, arrêter une chambre à l'hôtel de la Gare et faisait au café de l'Embarcadère une entrée sensationnelle, quoique modeste, une entrée de champion qui se réserve et ne veut rien dire.

Sa seule carte de visite parlait pour lui-même :

**NARCISSE LEBLOND**  
*Champion du jeu de dames du Café du Commerce  
et de l'Industrie*

PASSY



Immédiatement, après quelques instants consacrés aux présentations, on le mettait face à face avec un adversaire digne de lui....

Et Mme Narcisse Leblond boudait sur sa soupe. Elle avait le cœur gros, la pauvre, quand un impérieux coup de sonnette vint secouer son chagrin.

La marraine est morte, pensa-t-elle, pendant que la bonne allait ouvrir.

Eh bien non, la marraine Bougniasse n'était pas morte, car c'était elle qui faisait une entrée tapageuse et débordante de tendresse. C'était elle, en chair et en os, mais surtout en graisse, car on pouvait dire de cette dame qu'elle était là, surtout quand elle y était. Elle vous emplissait un fauteuil crapaud comme pas une.

A sa vue, Mme Narcisse n'en crut pas ses yeux; elle dut pincer cette bonne parente pour se confirmer qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion et ce n'est qu'au cri que poussa Mme Bougniasse que Mme Narcisse fut convaincue.

— Mais vous êtes donc malade ?

— Malade, moi ! Je me porte comme un charme, à preuve que je viens de Beaucaire pour vous surprendre !

— Mais Narcisse est parti.

— Où ça ?

— A Beaucaire, auprès de vous, si malade... Tenez...

Et la pauvre enfant tend à la marraine la lettre dictée par Narcisse à la caissière.

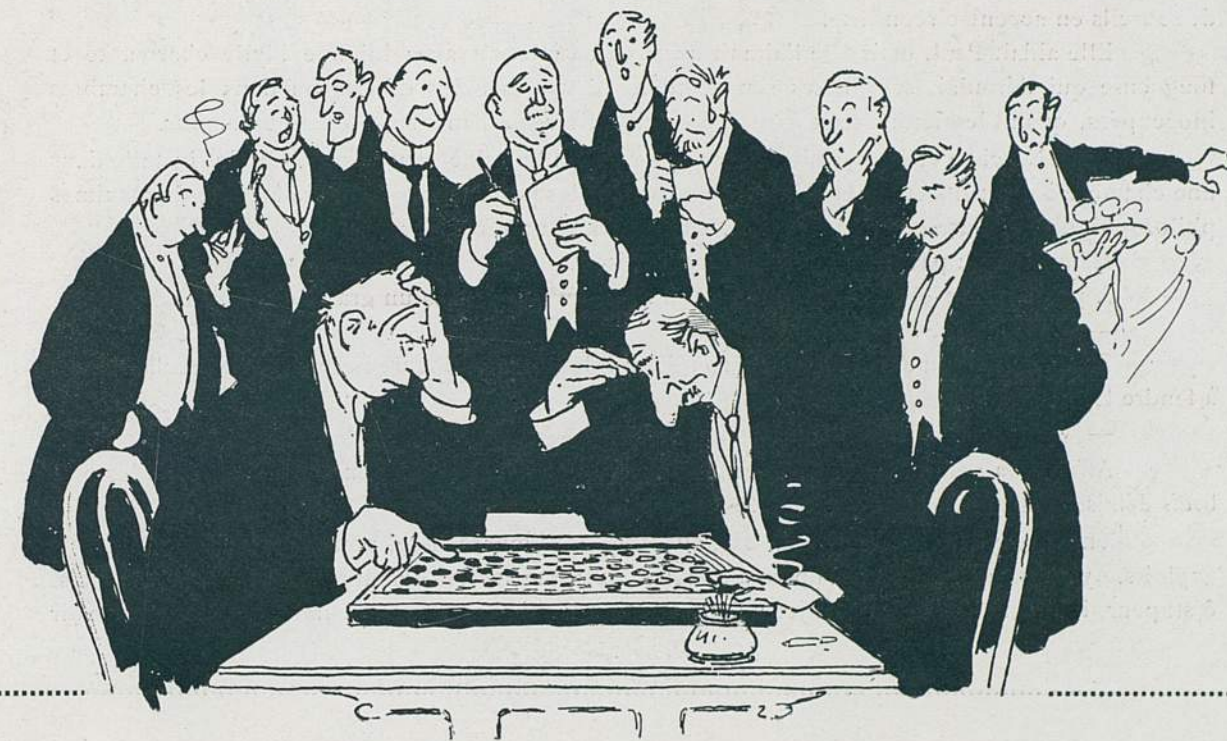
— Troun de l'air ! s'écria la marraine, tout cela est faux. Pôvre Narcisse, lui qui est si brave, ils l'ont attiré dans un guet-apens. Il faut courir à son secours. Allons, petite, prépare-toi, nous partons.

Et pendant que la « pôvre » petite se prépare, Mme Bougniasse se met à table; elle y met les bouchées doubles, mais la petite les met triples, si bien qu'elle est prête en cinq sec et que c'est elle qui arrache la marraine aux délices de la nourriture pour l'entraîner vers la gare de Lyon.

La bonne, restée seule, se met à table à son tour. C'est une personne économe qui n'admet pas qu'on perde les restes; aussi n'en laisse-t-elle pas.

La marraine et Mme Narcisse arrivent à la gare; mais le train vient de partir. Un autre s'acheminera vers Beaucaire le lendemain matin. On va donc aller passer une courte nuit à l'hôtel de la Gare.

L'hôtel de la Gare est un hôtel honnête. Il est admirablement géré et servi, d'abord par un garçon, Paul, lequel possédait et possède peut-être encore, sur le côté gauche de son intelligente



physionomie, une énorme fluxion, soigneusement entretenue par un matelas d'ouate et un épais bandeau.

Paul était aidé dans ses travaux par une bonne, Hortense, dotée d'un nez pluviomètre et de sourcils en accent circonflexe.

Elle aidait Paul, mais elle l'aimait aussi et entretenait avec lui une idylle charmante et fouguese qui déroulait ses phases sentimentales dans les coins déserts ou dans les chambres inoccupées, quand le bienheureux garçon pouvait retirer son bandeau — comme l'amour.

Mme Narcisse et la marraine Bougniasse sont admirablement reçues. On les installe dans une chambre à deux lits et la marraine qui se console des petits tracassés de la vie à l'aide de maximes philosophiques, déclare que ce ne sera qu'une mauvaise nuit à passer.

Hélas, oui, la pauvre chère dame avait raison.

A peine posait-elle son séant sur un fauteuil qu'elle poussa un grand cri.

— Ma sciatique !

Et portant vivement ses mains à son flanc robuste, la malheureuse pousse des exclamations à fendre les pierres :

— Vite un médecin ! un médecin !

Affolée, la petite Mme Narcisse se lance au bureau de l'hôtel pour réclamer, dans les plus brefs délais, l'assistance d'un docteur.....

Pendant ce temps, Narcisse en bas, au café de l'Embarcadère, poursuivait ses triomphants exploits. Ayant gagné tout ce qu'il pouvait gagner, il gagne aussi sa chambre pour s'y reposer; mais, ô stupeur, il a juste le temps de se jeter dans un coin sombre pour se dissimuler, mais pour voir



aussi sa femme qui entre dans une chambre avec un Monsieur, ni jeune, ni beau, mais un Monsieur tout de même.

Narcisse en est comme une tomate.

Ça, dit-il, c'est un peu fort de café et comme Hamlet il se pose une question angoissante : Le suis-je ? ne le suis-je pas ?

Pour s'en rendre compte, il colle son œil à la serrure, mais entendant du bruit, il se jette éperdument dans la première chambre vide qu'il rencontre.

Les malheurs vont par troupe, a dit un grand penseur ; la chose est vraie, car cette chambre est justement celle où Paul conduit une voyageuse. Narcisse se cache derrière les rideaux ; la locataire qui est jeune et gentille passe dans son cabinet de toilette. Narcisse essaie de sortir, mais ouat, la jeune femme revient et Narcisse, dissimulé derrière un fauteuil, s'attend aux pires calamités. Enfin, il touche la porte... il l'entrouvre... il est sauvé !

Non, il est perdu. La jeune femme se retourne, l'aperçoit et pousse des hurlements à amener tout un quartier, malgré les signes de Narcisse qui ne peut que reprendre une fuite précipitée.

Dans le couloir Narcisse tombe sur le garçon Paul qui, avec un sourire bête, a l'air de comprendre de quoi il retourne, mais Narcisse ne lui laisse pas le temps de se livrer à des commentaires, il l'attire dans la chambre qui est la sienne et dont il ferme la porte.

Les débats ne sont pas longs. Comme entrée en matière, Narcisse montre au fluxionnaire serviteur un beau billet de cinquante francs, ce qui amène un sourire tourmenté sur la face en biais du malheureux.

— Je veux ta livrée, pour un moment, dit Narcisse, moyennant quoi ce billet est à toi.

Paul dit non, mais son âme cupide dit oui. Après un court débat, il abandonne à Narcisse sa veste rayée, son tablier blanc et jusqu'à son ouate et son bandeau, son éternel bandeau.

Ainsi transformé, Narcisse s'élance dans le couloir. Il va de nouveau, en remettant son œil à la serrure, connaître, du moins il l'espère, l'étendue de son malheur quand la voix tonitruante du gérant appelle :

— Paul ! Paul ! Les chambres de Mme Gigogne et ses demoiselles !

Narcisse se précipite ; il ouvre des portes, enfourne des jeunes filles dans des chambres, leur maman dans une autre et revient juste pour voir sa femme reconduire le Monsieur qui est entré avec elle et lui remettre discrètement...

— Comment ! s'écrie Narcisse *in petto*, elle lui donne de l'argent ! Mais c'est une Messaline que cette femme !

Et comme sa femme est rentrée, le monsieur parti, furieux, et voulant — comme la loi lui en concède le droit, — connaître toute l'étendue de son malheur, il rentre chez lui pour rêver au moyen de tout savoir.

Il a trouvé ? Non ! Il n'a trouvé que le moyen de faire comprendre à sa femme toute l'ignominie de sa conduite... C'est platonique, mais il s'en tient à cette trouvaille.

Il écrit :

*Madame, ce n'est pas pour dire, mais vous êtes une pas grand'chose !*

Satisfait de cette rédaction qui résume sa pensée, Narcisse, qui veut au moins soulager sa

rancune, retourne à la porte de sa femme, glisse le billet sous cette porte et, content désormais d'avoir fait connaître ainsi son opinion, il va pour rentrer chez lui, mais Hortense trompée par le costume et par le bandeau et qui l'a surpris, l'œil collé à la serrure, le secoue, et pour le punir de cette infidélité, au moins morale, le gifle à tour de bras. Sous la rudesse du coup, le bandeau tombe, Hortense découvre un étranger sous le bandeau, apanage et attribut de Paul; elle s'effare, croit avoir devant elle un rat d'hôtel, pousse des cris de putois et ameuté toute la maison.

Narcisse prend sa course ventre à terre, ayant la femme de chambre à ses trousses. L'hôtel est en rumeur, les portes s'ouvrent, les voyageurs se lancent dans les couloirs, les voyageuses aussi,

..... Dans le simple appareil

De beautés qu'on vient d'arracher au sommeil.

La police arrive tôt ou tard; elle arrive toujours, la police, et la poursuite échevelée continue.

Narcisse cependant a réintégré sa chambre. Il éveille

Paul qui dort et qui a remplacé son bandeau par tout ce qu'il a trouvé d'oreillers. Sans explications, Narcisse lui rend ses attributs et revêt lui-même sa tenue ordinaire, puis il pousse Paul dehors.

Le malheureux n'est pas plutôt dans le couloir que Mme Narcisse indignée, sortant de sa chambre, se jette sur lui?



— C'est vous, hein, qui avez écrit ça? Et avant même que Paul ait pu se douter de ce qui l'attendait, il reçoit une gifle qui lui fait choir son bandeau, puis la douce petite Mme Narcisse s'engouffre chez elle. Paul allait ramasser son bandeau quand Hortense surgit, avec les voyageurs, la police, les curieux attirés par le bruit — et quel bruit!

— C'est lui, c'est lui, dit Hortense, désignant l'homme, ou plutôt la livrée qui le revêt. C'est le rat! le rat!

Mais sa stupéfaction n'a d'égale que sa stupidité, quand elle s'aperçoit que, cette fois, c'est bien son aimé qui est dans le gilet rayé et que ce sont ses traits chéris qui sont sous le bandeau.

On la croit folle, on la rabroue, et chacun s'en retourne maugréant quand Narcisse, par une cruelle fatalité, a l'impérieux besoin de sortir dans le couloir.

De nouveau Hortense le reconnaît. Cette fois c'est lui. Elle crie, elle hurle.

Narcisse repique une course folle, avec, derechef, tous les locataires de l'immeuble à ses chausses.

Un panier à linge est dans le couloir; il s'y enferme, la meute chasserresse passe comme une trombe, ne voit rien.

Narcisse, dans sa prison d'osier, attend que le calme se soit refait, puis il risque un œil. Le couloir est désert. Il soulève le couvercle, Narcisse, et le voilà presque sauvé, mais au moment où il met le second pied sur le sol, une porte s'ouvre et une voyageuse apparaît.

A la vue de Narcisse, la malheureuse est médusée, et comme Narcisse s'avance vers elle avec un sourire rassurant, elle recule épouvantée; mais trop, car elle choit dans le panier dont Narcisse, avec promptitude, referme le couvercle.

Enfin, le revoici dans sa chambre, se demandant comment le champion de jeu de dames dont le cœur bat sous sa jaquette se tirera de là.

Le problème serait pénible si Narcisse n'était doué d'un esprit vif et inventif. Un moyen machiavélique se présente à son initiative et son initiative saute dessus.

Il écrit :

*Idiot de Narcisse,*

*Si tu veux savoir comment se comporte ta femme, simule un voyage et tu seras fixé.*

*Un qui sait tout.*

Pendant qu'il écrivait ce lâche billet qui expliquait en même temps sa présence à l'hôtel de la Gare et le soin qu'il prenait pour s'y dissimuler, la foule hurlante des locataires lancée dans les couloirs découvrait au fond du panier à linge une malheureuse femme qui donnait des signes manifestes d'idiotie.

Sa lettre anonyme en poche, Narcisse se présente carrément à la porte de la chambre occupée par sa femme et frappe.

La pauvre petite Mme Narcisse vient ouvrir. Elle reste bouche bée devant son mari qu'elle croit à Beaucaire.

— Que faites-vous ici, Madame, réclame Narcisse avec de grands gestes d'indignation ? Que faites-vous ici, femme sans moralité qui donnez de l'argent à... des hommes ?



Narcisse exagère un peu, comme tous ceux qui veulent savoir la vérité.

La pauvre petite Mme Narcisse reste toujours bouche bée, mais à ce moment, un ronflement sonore domine, dans la note grave, les reproches suraigus de Narcisse.

— Je tiens votre infâme complice, s'écrie celui-ci, en se précipitant sur le paravent qui, pudique, cache le second lit.

Mais, dans ce second lit, la marraine Bougniasse s'est éveillée. Elle se dresse sur son séant. Narcisse recule.

— Té, Narcisse !

Narcisse reste pantois, mais que faire ? Il s'attendait si peu à la chose, c'est-à-dire à la marraine.

Croyez-vous qu'il reste ainsi longtemps entre deux alternatives ? Non pas.

Narcisse est homme et, partant, capable de toutes les roublardises.

Devant les deux femmes ahuries, il tire sa lettre, la misérable lettre anonyme dont il est l'auteur, et explique :





— J'ai reçu ça :

*« Idiot de Narcisse »*

Les deux femmes n'en veulent rien croire, et, au fond, elle n'ont pas tort.

*« Si tu veux savoir comment se comporte la femme, simule un voyage..... »*

La pauvre petite Mme Narcisse n'en peut entendre davantage. Elle s'évanouit. C'est une ressource ; mais, en l'espèce, c'est de la sincérité. Narcisse la reçoit dans ses bras à demi-pâmée ; la tante vient à leur secours, et Narcisse lui remet la lettre.

La marraine est indignée.

Narcisse rigole.

— Faut-il qu'il y ait de méchantes gens ! s'écrie la pauvre marraine.

Narcisse rigole de plus en plus.

Et les deux pauvres femmes s'ingénient à le consoler.

Les hommes sont canailles, c'est entendu, mais ils sont si roublards !



Narcisse est prudent.  
 Il n'en pense pas moins, car il a eu très chaud et c'est peut-être la raison qui lui fait  
 souhaiter de consoler sa femme.  
 Elle en vaut la peine.

POUR LA PUBLICITÉ & ANNONCES  
 Dans la Notice

S'adresser : 3, rue Caulaincourt, de 4 à 7 h.



Carmen VILDEZ

Phot. Manuel

# QU'AS-TU FAIT DE MON CŒUR ?

DE  
 G. MILLANDY & L. AMOUROUX

Moderato 12 Valse chantée

Qu'as-tu fait de notre a - mour? — Qu'as-tu fait

de ma jeu - nés - se? Du pa - ys de Ten - dres - se Sommes-nous de - ja de re -

*dolce* - tour? — Faut-il donc, en un seul jour, — Oubli - er tout ce que vi - e?

*Rall.* — *Tempo*

O mé - chante jo - li - e, Qu'as-tu fait de notre a - mour? —

*Più mosso*

En tes mains de fem - me, J'ai mis mon cœur trem - blant, —

— Je croy - ais qu'après de ton â - me, Il bat - trait é - ter -

Copyright by Costallat et C<sup>ie</sup> 1913.

Le plus Grand Succès de la Saison

COSTALLAT & C<sup>ie</sup> — Editeurs — PARIS

60, CHAUSSEE D'ANTIN

S13.V1-3



IMPRIMERIE  
DE LA  
SOCIÉTÉ DES  
ÉTABLISSEMENTS GAUMONT  
PARIS  
(XIX<sup>e</sup>)

A decorative flourish consisting of a horizontal line that turns into a vertical line, with a small leaf-like shape at the top of the vertical line.